

1

Maintenant si je vous dis qu'il est noir, ce piano, vous aurez un doute. Les mariées sont en blanc, les pianos sont en noir, les vaches bien gardées, les dieux ivres de puissance, chacun son métier, sa vérité : la mienne est pour beaucoup le fruit d'une enfance inachevée dont la suite et fin, pourquoi pas, auront leur chance ailleurs, dans une autre histoire. Il n'est pas noir, il n'a pas de chandeliers pivotants style oribus, ni d'appendice caudal façon concert, il n'a rien que le désir tout familial d'adoucir les mœurs quand ma mère, ma sœur, mon frère aîné, quand mon père en jouent. Et moi ? Moi, j'y reviendrai longuement. C'est un Pleyel, un vrai Pleyel doté d'un cadre en métal anodisé brun miel, où les syllabes entrelacées de l'orgueilleux nom sont coulées sur le haut. On l'ouvre : *Pleyel*, on respire au passage une substantielle odeur d'abricot tapé. Je soupçonne le piano d'aimer les fruits, avec un faible pour les oreillons tapés.

Maintenant je vous propose un instant sacrilège. On tourne cette clé, on y va. On entre dans la chambre de mes parents qui n'est pas moins celle du piano. Ces affaires, là, sur la chaise et par terre, appartiennent à

mon père. Il est comme ça. À gauche, le grand lit rouge et mon père faisant la sieste, la ruelle, la bibliothèque interdite, l'armoire à linge, la lampe égyptienne au bout d'une chaînette, le radiateur qui supporte un trois-mâts d'usine à voile de Celluloïd fendant une mer de pâte à sel. À droite, une peinture chinoise, le guéridon en bois des îles et par-dessus le nécessaire à couture, enfin le tabouret à vis et le piano. On ne dirait pas, mais c'est moi, le gamin sur le tabouret, et je ne vais pas tarder à détraquer le système à vis.

— Allez, mon chéri... Et tiens-toi droit.

Do mi mi... Do mi mi... Ré mi fa sol.

Si vous avez un clavier sous la main, n'hésitez pas à vérifier. Il s'agit de la page initiatique de la *Méthode rose*, intitulée « Je commence ». *Je commence. Je recommence à commencer. Je ne recommence plus. Je me résigne à la perpétuité des commencements.*

J'ai oublié de vous présenter ma mère, désolé. Voilà, c'est chose faite. Elle est très belle, en effet. On est beau soi-même quand elle sourit. Encore plus beau quand elle rit, du côté des dieux. Son rire embellit l'être humain sur son passage et, si j'avais à dessiner son âme, c'est son rire que je dessinerais au centre d'une feuille blanche.

Nous sommes assis côte à côte, elle sur un tabouret de cuisine. Elle me dit :

— Si tu es patient, tu y arriveras. Vingt minutes chaque soir et tu y arriveras. Je t'en fais la promesse solennelle.

Ma mère aime bien la solennité pour ces riens qui font l'ordinaire de la vie. Le grand rien, l'avenir au bout des années, elle n'en parle pas.

— Et quand est-ce que je pourrai jouer comme toi?

— Je ne joue pas très bien. C'était le chant, ma spécialité.

— Tu joues quand même mieux qu'Alfred Cortot.

Ça ne vous dit rien, ou ça vous dit quelque chose, ou ça vous dit beaucoup, ce nom d'Alfred Cortot. La postérité n'est guère aimable envers les interprètes qui se souviennent, eux, de la vive époque où ils se prenaient pour des mythes incarnés, si vénérés en société qu'ils ne pouvaient faire un pas sans qu'on leur baisât la main, sans qu'une jolie femme eût envie d'effleurer leur peau sacrée, cette peau où respiraient secrètement les âmes entremêlées de tous les compositeurs disparus, la plupart morts dans l'oubli. Ce nom d'*interprète* étant bien faiblard, affiché par le plus humble lauréat d'un conservatoire de province, on les appelait *maestros*. Il y avait Yves Nat, Samson François, Yvonne Lefébure, Vlado Perlemuter, Jeannine Bonjean. Sous l'Occupation, il y avait Cortot. Le fondateur de l'École normale de musique où ma mère avait été son élève un moment. Où ma mère avait éprouvé de l'émotion lors d'un récital. Ses mains avaient joué près des mains du maestro qui, disait-elle en tremblant, paupières baissées, faisait des fausses notes. Aussi terrible pour un maestro que les barbarismes d'un professeur d'université.

Regardez ma mère à l'instant sur ce tabouret bleu ciel que nous avons peint elle et moi, je ne sais plus quand, un dimanche après-midi. Elle n'a pas ôté son tablier pour se mettre au piano. Elle est constamment absorbée par les tâches domestiques. Et cependant qu'elle me donne une leçon, tient mes mains, place mes doigts sur les touches, quelque soufflé au fromage est

en train d'enfler au four, enroulant un précieux arôme autour de la *Méthode rose* et de mon estomac.

— Joue-moi la *Marche turque*...

Elle joue par-dessus mes mains. Je deviens bon, je m'en vais, j'ignore où, j'ai l'impression que la plus jolie des filles m'enveloppe tout entier de son regard unique au monde et de son odeur de muguet. Que peut-il arriver de plus enivrant aux sens naissants d'un enfant que cette musique d'enfant jouée par une mère inquiète à l'idée que le soufflé vienne à brûler?

Elle me joue la *Lettre à Élise*.

Le Gai Laboureur.

Une *Rhapsodie* de Liszt.

La *Berceuse* de Balbastre imaginée pour Marie-Antoinette.

Un air de Moussorgski dont finalement l'auteur importe peu car il va devoir me céder la place, ma mère ayant écrit une chanson pour moi sur quelques notes à vous briser le cœur.

Ma chanson. Ne me demandez pas de vous la chanter. C'est maman qui la chantait au piano, derrière une porte fermée à clé, toute vibrante des rires étouffés de mes frère et sœur.

La page a tous les pouvoirs, mais non celui d'attirer sensiblement l'écho des voix chères ni celui des chansonnettes envolées, pour dire « il était une fois un enfant au bord de l'océan ». Sa mère lui chantait « au pas carabi », « Malbrough caraba », « on y va carabi », on rentre à la maison manger du crabe, une époque où les juillet naissaient d'une éternité spontanée qui dorait d'azur les lentes soirées bretonnes jusqu'aux premières étoiles de minuit par-delà les îles du chenal de la Helle, au bruit

mat des boules de croquet dont les plus énervées paraient sur la grève au risque d'assommer les rôdeurs – à marée basse on les retrouvait à la pile Wonder, à marée montante elles déguerpissaient au large se cogner aux bouées sifflantes, et mon oncle annonçait qu'il ne jouerait plus au croquet, plus jamais. Il y a toujours un mauvais joueur dans une famille. Dis-moi comment tu joues au croquet, je te dirai à quelle sauce tu mangeras tes nièces et neveux à l'heure onctueuse des lots pastillés, prêts aux enchères des salles des ventes.

Un soir, j'ai la main droite sur mon éternel *do mi mi*. J'en ai marre de quelque chose, je perds la vue.

— Maman, pourquoi papa ne m'aime pas?

Ma mère est scandalisée par la violence de ces mots. Je plaisante: elle répond à ma question comme si depuis belle lurette elle s'y attendait; comme si ma naissance induisait un doute que j'aurais mis neuf ans à formuler.

— Tu penses qu'il ne t'aime pas?

— Il dit que je me suis trompé de famille.

— Ton père a perdu son père à la guerre en 1916.

— Je ne vois pas le rapport, on est en 1958.

Ma mère prend mes mains dans ses mains. On est en sécurité entre ses mains. On n'a plus besoin d'être aimé par son père. On s'endormirait profondément pour un peu. Et le temps durerait ce qu'il durerait.

— Il est sévère avec ses fils, mais il vous aime.

— C'est avec moi qu'il est sévère, pas avec Hervé.

Il l'emmène en vacances avec lui, il voyage en première classe avec lui dans les trains, il lui paie le wagon-restaurant, les sodas, il lui achète des pots de miel

autant qu'il veut, des romans de Victor Hugo des éditions Desclée de Brouwer. C'est à lui qu'il donne les dents de requin d'avant Jésus-Christ ramassées à Compiègne.

— N'oublie pas qu'Hervé a treize ans, il est de loin ton frère aîné. Tu auras ça plus tard toi aussi.

— Il lui fait boire du saint-émilion deux fois par jour.

— Heureusement que ton frère n'aime pas le vin!

Je me remets à jouer, je m'interromps.

— Ça veut dire quoi, se tromper de famille?

Ça veut dire qu'il empoisonne mon sang, mes doigts de pianiste honteux, avec cette petite phrase qui ne va plus cesser de me coller à la peau. Se tromper de famille... À vingt ans, je perds ma mère, je *commence* à souffrir, me manque immensément la tribu familiale où mon grand-père à grand nez – Kapé –, les jours de liesse, régnait à perte de vue sur ses descendants. J'apprends que *maman* est un mot qui veut dorénavant m'écorcher la bouche et je crois m'en débarrasser au fond d'une oubliette. Au revoir maman, à plus tard... Tu conservais la chevelure de ton premier fils dans une boîte de calissons. Où est-elle passée? Où est passé ton nom, le plus précieux qui ait échauffé mes lèvres d'enfant? Et toi, maman?

Je me suis trompé de famille et je n'en doute plus quand le regard de mon père – un tour complet d'horizon à lui seul – croise le mien. Je cherche ailleurs une famille, là où *maman* n'est pas un mot qui vous desèche le gosier. Là où *maman* est un mot-fontaine. Là où *maman* est un mot-soif qui se laisse étancher à la régalaide, autant de fois qu'il est besoin. Un mot-piano qui commence et recommence l'histoire de ma vie sans

que le mot *fin* soit jamais l'ordre du jour. Il est des mots de rien du tout qui portent le deuil de toutes les étoiles en même temps. Inutile de les compter, les étoiles, ça ne sert plus à rien quand on perd une maman qui semblait vous aimer pour les siècles des siècles, en allée d'un mal malin plus fort que l'air du temps, plus fort qu'elle... Un mal plus fort que maman, qui peut croire ça? Moi non. Ma mère, maman.

— Mon chéri, dit-elle avec un soupir, tu apportes la gaieté dans cette famille, et je t'assure qu'elle en a bien besoin. Alors, merci au bon Dieu de t'avoir envoyé chez nous car c'est là ta place et je l'ai voulu ainsi. Maintenant, va te laver les mains. Après, tu mettras le couvert.

Mettre le couvert, desservir, aller à la boulangerie chercher le saucisson de deux livres, poser le papier mural avec maman, clouer des bouts de moquette bradée à la semence de tapissier, visser, c'est pourtant mon rôle. On m'apporte les choses à réparer comme si j'étais le bricolo du coin de la rue. Je suis serviable, que voulez-vous, complaisant. Il me faut bien justifier ma présence à l'ombre de mon père. Ma mère en profite. Si Tita, ma sœur, ne touche pas aux couverts, c'est qu'il faut préserver ses mains d'artiste en devenir. Si mon frère Hervé n'y touche pas, c'est qu'il est d'un tempérament saturnien, *porté au découragement*, formule de papa. Il est susceptible comme on n'imagine pas, tout simplement, et sa mauvaise humeur à table, son mutisme rageur en dépit du saint-émilion, mon père lui-même ne les supporte pas toujours. Les claques volent.

2

*53, avenue du Parc-Montsouris
Paris XIV^e
Sixième étage gauche
Téléphone: Port-Royal 97-33*

Merci de revenir avec moi dans ces lieux, cet appartement où je ne sais plus si j'ai jamais eu l'occasion d'être heureux, comme si même à l'intérieur d'un rêve, à l'orée du sommeil, on n'arrivait pas à faire ami avec le mot *bonheur*, à Paris. Il y a tellement d'années que je n'ai revu cette porte vernie. La clé? Vous plaisantez, j'imagine. Eh bien, je l'ai perdue. Maman a dû l'emporter ailleurs. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais pénétré dans ces murs à l'aide d'une clé, même si je sais quelle forme elle avait, comment elle brillait et de quel poids elle pesait dans la main. Pour ouvrir, j'ai mon tournevis rouge un peu tordu, dissimulé sur le palier dans le local du compteur à gaz. Vous voyez, il y est toujours. La meilleure des clés. Il suffit d'agir sur les tiges dormantes d'une porte à deux battants aussi blindée qu'une coquille d'œuf, et l'on est chez soi.

Mon père a des soupçons. Mon père ne m'a jamais regardé sans avoir des soupçons. La clé, la clé... Mais comment fait-il, étant dehors sans clé, pour être dedans, pour entrer? C'est magique, papa.

- Où est ta clé?
- Dans ma poche.
- Montre-moi cette clé.
- Je ne l'ai plus.
- Comment es-tu entré?
- Sans la clé.
- Comment?
- La porte s'ouvre...

Elle me voit sortir de l'ascenseur, je n'ose dire qu'elle m'attendait. Elle se dit : malheureux garçon, il n'a pas la clé. Elle me voit taper le paillason du pied, le soulever avec l'espoir qu'une bonne âme de père ait déposé à mon intention sa propre clé. Il l'a déjà fait, une fois. Sous le paillason, la clé, et dessus un bristol avec ces mots latins : *Clavis est sub objecto quo utilitatis ad essuyandum pedibus tuis...*

Sûr qu'il va vouloir entrer quand même, violemment au besoin. Elle me voit sonner, ronchonner, frapper la sonnette à coups de poing. Elle se dit : la prochaine fois, c'est mon tour. Elle se rappelle un temps où quiconque arrivait au sixième étage entendait la voix gorgée des murs possédés par ce piano Pleyel, fantôme incapable de s'incarner, apparemment sans l'ombre d'un lien substantiel avec ma sœur ou ma mère, insupportable aux oreilles des voisins qui se convoquaient à l'envi sur le palier pour gronder ensemble contre ces gammes roucoulanges de Méphisto, émanant bel

et bien du sixième étage, impossibles à situer précisément, se faufilant chez eux avec la vélocité d'un arôme infernal, imprégnant leurs bla-bla et leurs peaux, leurs bras, leurs souvenirs, leurs amours, les dressant les uns contre les autres, entre partisans d'une copropriété reconnaissant une place à la musique et partisans d'une copropriété sans musique, sans vibration aucune, avec silence de chacun et tranquillité pour tous. Ils se risquaient à sonner. Chez nous, on se risquait à ouvrir. Le plus souvent, c'était moi, grande bouche, oreilles décollées, en échange d'une pièce jaune décochée par mon père. Maman n'est pas là. Mon père est en voyage. Ma sœur vit à l'étranger. Mon frère est soigné pour un mal de Dupuytren, celui qui raidit les articulations des mains. J'ignore de quel piano vous parlez. Moi, je n'entends aucun piano. Si j'étais sourd, je ne vous répondrais pas. Parfois, ça joue du piano. Ça joue dehors, par-dessus les toits. Ça vient des courettes adjacentes de la rue Gazan, de l'Aude, des Artistes, et comme le bruit monte... Oui, monsieur, j'aviserais mon père qu'il recevra une convocation au tribunal. Oui, je rigolerai moins quand vous foutrez le piano par la fenêtre, au revoir, monsieur Dupuys*.

Je pense raisonnablement qu'aujourd'hui nous pouvons entrer chez moi sans clé ni tournevis. Où aller

* Raoul Dupuys : grand, lippu, rougeaud, apoplectique, chauve. Une femme à la permanente platinée. Trois filles, Joëlle, Chantal, Yannick. Yannick Dupuys, magnifique adolescente à couettes, me tourne les sangs. Un fils, Jean-Paul, sous l'influence de son gueulard de père. J'en fais mon meilleur ami pour approcher Yannick. En vain .

dans cet appartement pour mener à bien ces joyeux mémoires? Oublions le bureau de mon père, voulez-vous. C'est une utopie, un lieu dont supposer l'existence est un péché. La chambre de ma sœur est fermée à double ou triple tour, c'est une chambre close, un coffre-fort à l'épreuve de braqueurs tels que ses trois lascars de frères ou que M. Dupuys, mal inspiré par un delirium de beaujolpif. La chambre de mes parents, leur habitacle nuptial, a trop souffert pour qu'on y tienne salon. Ma chambre, une pièce commune aux confins du couloir, est sans mentir un épouvantail. Vous éprouveriez un choc olfactif en y pénétrant, avant d'éprouver un choc visuel au spectacle du foutoir amoncelé par trois garçons timides en société, sans pudeur aucune entre eux. Je vous proposerais bien la cave, mais il faudrait y pénétrer. Elle est pour ainsi dire murée par *Don Juan*, le drame en vers octosyllabiques de Michel Poissenot, dont trois mille et quelques exemplaires aux pages non massicotées finirent chez nous à l'heure allemande, l'auteur absent de Paris, l'auteur en Allemagne au beau milieu des barbelés de Majdanek, l'auteur jamais revenu chercher *Don Juan* dans nos sous-sols. Il est ainsi des œuvres condamnées à n'avoir pour unique et dernier lecteur que celui-là même qui les a couchées sur le papier. Il est des *Don Juan* condamnés à ne coucher qu'avec eux-mêmes avant de partir en fumée.

Passons au salon, voulez-vous, un terrain des plus vagues entre le livre et le vivre : entre le stylo Waterman d'Henri, mon père, et le piano Pleyel d'Yvonne, ma mère, entre le romancier et le bloc familial qu'il lui faut bien affronter de temps à autre, ne serait-ce que pour se rendre aux WC, un exemplaire du *Marin* sous

le bras, le stylo à la main, plume au ciel. Surtout ne lui parlez pas, ne lui demandez pas à quel moment il recapuchonne le stylo ni pourquoi il en a besoin aux WC – mots croisés, chansons, poèmes, allez savoir, un graphomane écrit partout.

Où s'asseoir ici, la grande affaire! On n'a jamais retiré les housses des fauteuils, deux purs vintage Empire à l'instar de la méridienne où, ma mère vivante, la famille unie par la foi, par la santé, par l'égoïsme larvé, aucun d'entre nous n'aurait songé à prendre place. Allez-y, je vous en prie. Un verre d'eau peut-être, une paille d'or. La table en marqueterie fut achetée par maman à Brest en 1958 en haut de la rue de Siam, chez ce qu'elle nommera lâchement « un petit antiquaire », afin d'atténuer cette aberration dépensière imprévue. Ensuite elle écrivit une lettre d'excuses à son époux, alors en villégiature à l'île de Hoedic avec Hervé, quatorze ans, le fils aîné, messianique, aussi bien fils que père de son père, énième avatar du bon Dieu gigogne adoré des chrétiens. Devenu grand, Hervé compterait les stigmates dus à cet avantage effarant que mon père emporterait dans la tombe, homme pieux, fidèle aux premières impressions. Me concernant, il emporterait l'idée qu'il avait été bien bon, déjà, de m'engendrer, à l'époque où tout son amour était depuis longtemps partagé, déchiré en morceaux par les deuils à répétition.

Il ne m'aimait pas... Pour m'aimer, il y avait ma mère. Un océan d'amour tenait dans son cœur, océan sans limites, impossible à déchirer celui-là.

Mon grand chéri, écrivait-elle à papa, début juillet 1958. *Le voyage en train fut épuisant. Dès Chartres*

les enfants lorgnaient le sac du pique-nique et j'ai eu bien du mal à les faire patienter jusqu'à Laval. Interminable changement de locomotive au Mans. Nous sommes arrivés à Brest avec une bonne heure de retard, couverts d'escarbilles. Aucun porteur sur le quai, pas de car pour L'Aber avant 18 h 30. Jean s'est coltiné la grosse valise jusqu'à la consigne. Il ne tient pas en place, mais il est toujours aussi complaisant. J'ai tenu bon pour la limonade au buffet de la gare et nous avons marché dans Brest où il faisait un assez beau temps gris. À deux pas du cercle naval, nous sommes passés devant chez un petit antiquaire nouvellement installé. Tout était hors de prix, à l'exception d'une table en marqueterie ravissante, copie d'ancien, d'où son prix raisonnable de 39 000 francs. Je situerais l'ancien du côté de Charles X. Je l'ai achetée sur l'argent des vacances, pensant qu'elle irait bien avec nos fauteuils Empire assez perdus dans notre grand salon. Elle sera livrée début septembre à Paris. Aujourd'hui je regrette cet achat. C'est peut-être une folie. Je sais que tu travailles beaucoup pour nous tous et que les frais ne manquent pas. Pardon de te demander cet effort, mon chéri. S'il n'y avait pas eu cette année le prix de l'Académie française, je ne me serais jamais permis cet écart. En même temps, ce meuble est vraiment très joli, très gracieux, et plus tard il faudra penser à l'assortir d'un piano à queue.

Est-ce que vous serez à L'Aber fin juillet ? Je suis sûre que ces vacances avec toi à Hoedic font le plus grand bien à Hervé qui avait besoin d'air marin pour se remettre de sa dure année scolaire à Buffon.

Mille tendres baisers à vous deux, mon mari que j'aime.

Y. Q.

Zut, maman vient d'entrer. Elle m'a reconnu, je suis obligé de vous laisser.